

ÉRIC CHAUVIER

*Plexiglas
mon amour*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

On se serrait la main, on s'efforçait d'avoir l'air aussi content à la dixième rencontre qu'à la première, on sympathisait dans l'immense catastrophe, feignant de croire que le malheur unit plutôt qu'il ne divise, mais dès que, cessant de parler de la misère générale, on essayait d'intéresser quelqu'un à son petit cas particulier, on se trouvait en face d'un mur.

Emmanuel Bove, *Le Piège*

COMME d'habitude à cette heure-là, mes enfants regardent l'émission télévisée Les Ch'tis à Miami. Nous n'avons, leur mère et moi, rien de mieux à leur offrir. C'est ce que nous nous disons à demi-mot, ce qui est regrettable mais insoluble. En d'autres temps, je trouverais ce constat inacceptable. Sauf que les temps ont changé. Je voudrais prendre un air enjoué, mais je n'y parviens pas. Je leur dis bonsoir. Aucune réponse. Sur l'écran de télévision, une jeune femme tatouée et très maquillée, une ch'ti je suppose, explique à une autre femme, non moins tatouée, qu'elle possède deux cent cinquante paires de chaussures. Ces propos m'affligent, mais je n'ai pas le temps de m'y attarder. Un des enfants change de chaîne. Des images que je ne comprends pas se succèdent : graphiques avec taux de mortalité, femmes jeunes et tatouées en shorty, dans des palaces en toc, graphiques avec taux de contamination, par région, par pays, scènes de liesse interdites, soignants affairés, jeunes hommes tatoués, dans d'autres palaces en toc, graphiques avec taux d'incidence alarmant, épidémiologistes cordiaux, tatouages, palace, toc. Le tout est entrecoupé de plages de publicité où des voix *off* vantent *les héros du quotidien*. Apparue avec la pandémie, l'expression est destinée aux personnes précaires et exposées qui, au plus fort de la crise, *font tourner l'économie*, comme on dit : les caissières des hypermarchés, les infirmières, les magasiniers, les CDD en tout genre. Ces héros-là ne sont que de pâles justifications de la misère. Si leurs salaires étaient augmentés,

ils ne seraient sans doute plus des héros. Par extension, comme l'expression s'étend à toute la population, nous sommes tous possiblement des *héros du quotidien*. C'est ce que je me dis en regardant mes enfants. Voilà tout ce que nos dirigeants ont trouvé pour rendre acceptable le marasme où nous nous trouvons. J'insiste pour la forme. Je redis bonsoir, mais les enfants ne me répondent toujours pas. Je change de sujet, leur demande s'ils ont fait leurs devoirs. Je fais allusion aux cours en visioconférence qu'ils reçoivent depuis l'arrêté gouvernemental de fermeture des établissements scolaires. Je me rends compte qu'ils ne sont pas en train de regarder Les Ch'tis à Miami, mais des vidéos sur leur smartphone. Je m'inquiète de ce redoublement d'écran. Pourtant, je me tais et encaisse. J'insiste encore, des mots simples relatifs à leurs devoirs. J'élève douloureusement la voix, un peu comme si je tentais de réveiller un gros dormeur. Ou comme on appelle au secours. L'aîné relève la tête en direction d'une source sonore qu'il finit par identifier comme étant ma voix. Son regard est emplí de fatigue et d'angoisse sous contrôle. Il maugrée : putain... quoi? Il se replonge déjà dans son smartphone. La conversation s'arrêtera là. C'est ce qu'il me signifie. Je les regarde longuement, eux qui ne me voient pas : deux adolescents fixant un écran fétiche à l'arrière duquel un autre écran fétiche fait office de contexte et d'horizon – graphiques, corps bronzés et tatouages compris. Je prends peur : comment mes enfants vont-ils évoluer dans ce caisson étanche de virtualité? Comme dans le liquide amniotique originel? Sans conscience – mais sans souffrance? Une autre question me traverse l'esprit.

Le monde qu'ils ont à affronter et où il leur faut se projeter leur apparaît-il comme un tremblement de terre ou comme une fosse à purin ? Ou comme un mélange monstrueux des deux ? Ce que cette époque a détruit, ce sont nos conceptions en matière d'éducation. Quelle autorité pourrais-je bien leur imposer ? Est-ce qu'on parle d'avenir aux patients d'un département de soins palliatifs ? Je n'aurais pas dû faire d'enfant. C'est ce que je me dis, même si c'est une conclusion facile que je confonds avec une pensée courageuse et lucide. Par quel sordide égoïsme les gens s'emploient-ils à assurer leur descendance ? Afin de satisfaire quelle indistincte pulsion archaïque ? Ces doutes, j'aurais pu les partager avec Marie il n'y a pas si longtemps encore, mais ce n'est plus possible. Elle est assise dans la salle à manger en train de nettoyer la cage de plexiglas sous laquelle elle doit, le lendemain, reprendre le travail. Elle ne me regarde pas. Les contraintes sanitaires rendent ce genre d'attentions superflues. Chacun pare au plus pressé. Nous sommes comme des fourmis dans une fourmilière que vient de déranger un coup de pied de sale gosse. Je ne peux déjà plus lui demander la raison de son mal-être. Une discussion de ce type mènerait inmanquablement à je ne sais quelle forme d'animosité que je n'ai pas envie de supporter. Je regarde Marie qui ne me voit pas. Une éternité pourrait s'écouler sans qu'elle me voie. Quel psychothérapeute pourrait se coltiner ce qui nous arrive ? La fin crédible du monde ! Seul un exorciste serait en mesure de nous venir en aide. Je la regarde comme je regarde mes enfants. Comme derrière une vitre sans tain. Je suis devenu parfaitement invisible à leurs yeux. Je les observe comme des

animaux dans le cadre expérimental d'un laboratoire. De façon compulsive, Marie, la femelle du groupe, pulvérise sa cage avec du liquide de désinfection tandis que sa progéniture regarde des strates d'écrans pour compenser l'ennui et le vide de sens générés par l'époque. Nous n'aurions pas dû nous marier. Nous n'aurions pas dû *fonder une famille*, expression tout droit venue du paléolithique supérieur. Nous n'aurions pas dû tenter de fonder quoi que ce soit. Le résultat est désastreux. Je lutte contre la dépression qui s'abat sur moi, *le chef de famille*, formule patriarcale non dénuée d'une ironie cruelle au vu de la situation. L'époque est si incertaine que nos repères les plus assurés se liquéfient. Nous nous y raccrochons pour la forme, comme un amputé à un membre manquant, par ce qu'il reste d'un pacte auquel nous ne croyons plus.

SUR un ton mâtiné de bienveillance et de désespoir, le président énonce à la radio les mesures qu'il vient d'adopter en urgence : le port permanent du masque, l'obligation de dépistages hebdomadaires, la fin des rassemblements de plus de cinq personnes, la fin du libre arbitre. Il veut signifier aussi sa reconnaissance à ceux qui se sont mobilisés pour soigner, nourrir, éduquer, protéger, à tous ceux qui par leur travail, leur engagement nous ont permis de tenir debout et ensemble durant ces mois difficiles, et qui ce soir encore, le font pour la Nation. Il ajoute que les résultats des tests épidémiologiques seront archivés dans des banques de données qui feront l'objet de systèmes d'exploitations opaques. Le projet est présenté comme la seule façon d'enrayer la propagation de la pandémie. Je ressasse ces informations, ce qu'il va m'en coûter dans ce qu'il reste de mon quotidien et mon impuissance à y répondre, lorsque j'aperçois Kevin. Je reste quelques instants à douter. C'est bien lui, je le reconnais à son allure. Il vient d'acheter une bonne partie du stock de chlorure de magnésium du magasin et une cinquantaine de boîtes de vitamine C, réputée 200 fois plus puissante que la vitamine C ordinaire. C'est en tout cas ce qu'il soutient à la pharmacienne. Je n'ai pas revu Kevin depuis nos années d'Université, lorsque nous étions tous deux inscrits au département de philosophie. Si, en fait, je l'ai recroisé une fois, ça me revient, dans une rue commerçante de la ville. Il distribuait des tracts pour l'Église de scientologie, le

sourire forcé et le regard insistant jusqu'au malaise. Il m'avait alpagué sans retenue, comme si notre amitié passée ne comptait plus, comme s'il ne me reconnaissait pas. Lorsqu'il avait fini par me lâcher, je m'étais dit qu'il était perdu corps et âme. Peut-être m'en étais-je convaincu pour chasser la culpabilité que j'avais éprouvée à la vue de sa déchéance. Là, dans cette pharmacie, au vu de ses achats délirants, je dirais que son état ne s'arrange pas. Malgré son masque, je reconnais ce regard empreint d'incrédulité et d'enthousiasme, sauf qu'un voile de gravité à présent le recouvre. Je me souviens qu'en secret je lui donnais un surnom, mais je ne me rappelle plus lequel, *Le marécage*, quelque chose de ce genre. Il a l'air étonné en me voyant. Il marque une distance, puis s'adresse à moi comme si nous nous étions quittés la veille. Il m'appelle par mon prénom, me demande comment je vais. Je reconnais aussitôt sa voix un peu traînante, vaguement moqueuse, qui me rappelle que nous avions autrefois la même passion pour le groupe de rock Sonic Youth. Nous passions notre temps à sécher la fac et à écouter en boucle leurs albums, notamment les trois meilleurs à nos yeux : *Goo*, *Dirty*, *Daydream Nation* (surtout ce dernier dans mon souvenir). Kevin parlait de musique avec passion et vouait un culte amoureux à Kim Gordon, la chanteuse du groupe. Avant qu'il ne sombre dans ses délires sectaires, il était cultivé, excessif, drôle, spontané, imprévisible. Et puis il m'avait fait découvrir des groupes mémorables : Mudhoney, Pavement, Fugazi, Wire, Sparklehorse. En le revoyant avec son masque antivirus, je me rends compte que j'ai bel et bien refoulé nos retrouvailles dans la rue. Sans doute

pour conserver de mon ami un souvenir positif, même si au fond de moi, je ne voulais plus entendre parler de lui. Sans l'étonnement que j'éprouve devant les stocks de vitamine C et de chlorure de magnésium, je ne lui adresserais peut-être même pas la parole. D'ailleurs, je ne le salue pas, ce qui est un signe, parce qu'on salue toujours les personnes à qui l'on tient. Je la méprise un peu, cette chair à secte. Je lui montre du doigt le contenu délirant de son caddy et lui demande s'il compte résister à un siège. Il ne relève pas mon trait d'humour mais s'inquiète que je ne porte pas de masque, ce qui me paraît inutilement culpabilisant. De quoi se mêle-t-il ? Je change de sujet, m'enquiers de ce qu'il devient. Je pose la question pour la forme. En réalité je me moque de ce qu'il va dire. Il m'informe d'une voix blanche qu'il a une femme et deux enfants, *deux mâles heureusement*. Sa réponse est aussi délirante que le contenu de son caddy. Je pouffe de rire. Je ne peux m'en empêcher. Lui, ne rit pas, s'émeut encore, sur un ton grave, que je ne porte pas de masque, ce qui me déstabilise un peu, puis m'énerve franchement. D'ailleurs, je ne cherche pas à dissimuler mon irritation. Le ton de ma réponse est glacial. Il ne le relève pas, ce qui m'étonne. J'ai tort, selon lui, mais bon, c'est mon problème. Je me souviens d'une chanson de l'album *Goo* où Kim Gordon, de sa voix sensuelle, susurre des prénoms d'idoles disparues : *Hello Elvis, hello Janis...* Cette réminiscence me ramène à notre passé commun, vingt-cinq ans auparavant, et me fait oublier ses propos moralisateurs. Comme le contenu de ses achats m'étonne beaucoup, j'ai envie d'en savoir plus. Je lui demande pourquoi il dévalise comme ça le

stock de vitamine C du magasin. J'ai l'impression que Kevin sourit derrière son masque, mais rien n'est moins sûr. En tout cas, il a envie de parler. Il passe en revue les remèdes possibles contre les virus qui se sont répandus sur Terre depuis vingt ans, en particulier le chikungunya, le SRAS et la poliomyélite, pour conclure que le chlorure de magnésium est efficace contre pas mal de maladies. Je lui demande si ce produit peut agir sur le virus responsable de la pandémie qui s'est abattue sur nous. Il hésite : on sait pas trop encore, c'est vrai, mais y a pas de raison que ça marche pas... Cette réponse m'inquiète. *Y a pas de raison que ça marche pas* est l'argument le moins scientifique qui soit. Un peu comme la dianétique expliquée par les scientologues. D'ailleurs, quel est le fondement de leur doctrine ? Je l'ai su. J'essaie de m'en souvenir en écoutant Kevin me débiter des vérités sur un ton péremptoire : ceux qui savent choper la bonne info commencent à être plus que formels sur le sujet. Et je songe, *plus que formel* : oui, comme autrefois, pauvre diable, quand tu racolais dans la rue dans un état avancé de perdition. Des bribes de souvenirs reviennent : le fondement de la scientologie est quelque chose comme *l'homme a perdu sa vraie nature et...* Face à moi, dans cette pharmacie de quartier que le gouvernement vient de classer en commerce de première urgence, Kevin profère des vérités binaires et définitives, par exemple sur les gens bien informés qui ont le pouvoir d'être *formels*, et qui savent, eux, que la solution à nos problèmes se trouve *tout bêtement* (je dissocie tous les sens de cette expression) dans les pharmacies de quartier. Je ne crois pas un mot de ce qu'il dit. Pourtant, peu à peu, je me

prends à compatir. Le plus dur est de le retrouver proie d'une nouvelle fiction. Ne peut-il se construire par lui-même ? Sans les béquilles de sectes ou de pseudo-sciences ? Lorsque nous étions à la fac, je n'aurais jamais imaginé qu'il avait à ce point besoin d'histoires de substitution. Des histoires pour s'endormir. Comme les enfants. À l'époque, être amoureux de Kim Gordon le dispensait de ce genre de dévoiement. Et puis Sonic Youth n'avait-il pas composé un morceau intitulé "Kill your Idols" ? Je le regarde, masqué derrière son caddy rempli de chlorure de magnésium. C'est le monde à l'envers, finalement. Je voudrais retrouver un peu de mon ami d'autrefois. Mais au fond je n'y crois plus. Nos retrouvailles sont embarrassantes. D'un ton désinvolte qui se veut celui de l'évidence, je lui fais observer que l'effet de son produit n'est pas vraiment prouvé. Il s'indigne, comme si je remettais en question une théorie scientifique. En réalité, je n'ai que faire de cette conversation qui commence à m'exaspérer dans les grandes largeurs. Pourquoi me faut-il supporter ces propos délirants en faisant semblant de leur accorder une once de vérité ? Au nom d'une amitié délitée depuis des lustres ? Je ne vois pas pourquoi je devrais continuer à débattre avec lui. Même au nom du passé. Surtout au nom du passé. Pour le contrer, j'invoque la raison scientifique et ses serviteurs, les savants de tous poils. Or, aucun d'eux n'a mentionné, à ma connaissance, l'usage du chlorure de magnésium. Il me regarde fixement, l'air faussement étonné : parce que je crois vraiment ce que disent les scientifiques ? Est-ce que je ne sais pas qu'ils sont soumis aux lobbys, comme tout le reste ? La théorie du

complot, globale, aveugle, vient bien sûr clore le problème. Mais c'était couru d'avance. Je soupire, oui, évidemment, les lobbys, comment est-ce que j'ai fait pour ne pas y penser?... Je fais ce commentaire sur le ton de l'ironie, mais Kevin ne s'en offusque pas. Il l'interprète au premier degré, fervent à l'appui. À l'entendre, je ne dois compter que sur moi, c'est comme ça. Je n'insiste pas, son opinion est inébranlable, comme est inébranlable ce que je suppose chez lui de psychopathologie patiemment élaborée. Je poursuis notre conversation, mais pour la forme. Je souhaite surtout en finir au plus vite. Je lui demande comment il s'administre le chlorure de magnésium, mais je n'attends pas de réponse. Il pourrait me répondre "en suppositoire" ou "en me crevant les yeux", je ne broncherais pas. Sa réponse est pire encore, parce qu'elle est très vaguement cohérente : en préventif, un litre par jour, tous les jours. Le plus étrange est qu'il ne sourit pas en disant cela. Il est sérieux, preuve qu'il est bel et bien un demeuré, un idiot si l'on veut, au sens pathologique du terme. Je vais quitter la pharmacie, rentrer chez moi où la folie est plus domestique. Mais il enchaîne sur la vitamine C, que je peux prendre à volonté selon lui. Si je ne dors pas, ce n'est pas grave. Je ricane : bah quand même si, un peu, déjà que je suis insomniaque. Mais il est toujours aussi sérieux. Je peux également profiter de mes insomnies pour assurer mes tours de garde. Je marque un temps d'arrêt. Cette phrase attire anormalement mon attention, comme un signal d'alerte. Je me force à ne pas y prêter attention. La suite constitue un monologue vantant les vertus de la vitamine C améliorée pour booster les défenses

immunitaires, plus spécifiquement les globules blancs. Le résultat est éloquent : Kevin n'est plus jamais fatigué. À ce niveau de non-sens, je ne peux pas lutter. Et puis la folie surexposée de la sorte n'a rien de réjouissant. Ce type est fou. Plus fou que fou même, parce qu'il paraît apte à donner le change. Il dort très peu en fait, c'est ce qu'il soutient. Je voudrais protester : pourquoi vouloir rester à tout prix éveillé dans ce monde à l'agonie ? Mais il ne m'en laisse pas le temps : la vitamine C renforce aussi le psychisme, ce qui est toujours appréciable. Je comprends quelque chose qui sur le coup me paraît hallucinant : il considère que le psychisme est un organe comme les autres, comme un muscle que l'on s'exerce à gonfler et à durcir. Avec ce qu'il a comme stock à la maison, il peut tenir presque un an. Il me faut changer de sujet, ne plus m'enliser dans celui-là. Ou bien m'enfuir. Mais une once de curiosité malsaine revient lorsque je lui pose une question concernant son lieu de vie actuel. Il se met soudain à parler de façon presque normale, ce qui me replonge dans notre passé commun. Sa voix est moins péremptoire. Son regard dévie vers le rayon orthopédie de la pharmacie. Il hésite. Je ne comprends pas pourquoi. Il habite dans les bois, pas loin, enfin, suffisamment loin quand même. Il a une cabane avec *tout le confort*, s'il peut le dire ainsi. Il me renvoie la question, preuve qu'il s'intéresse à moi. J'hésite aussi. De façon inexplicable, j'ai un peu honte. J'habite dans le lotissement à côté, avec ma femme et mes enfants. Je lui demande s'il travaille. Je sais déjà que je vais toucher un point sensible et obtenir une réponse improbable. Il était chauffeur de bus, mais il a arrêté. Ça ne servait plus

à rien. C'était le monde d'avant. Je me dis que chasser la folie par la porte ne sert à rien, elle revient toujours par la fenêtre. Un indice? *Le monde d'avant*, prononcé sur le ton de celui qui sait les choses de tout temps. Et sans même cligner des yeux, sans connivence, comme un oracle ou un demi-dieu. Il n'a que faire de la connivence, de la pondération, de la bienveillance, lui, l'ex-scientologue reconverti dans le complotisme. Il désamorcera une à une mes tentatives pour parler de façon *normale*. Aussi relatif que soit cet adjectif, je m'y raccroche face à lui. De toute façon, je vais partir, cette fois c'est sûr. C'est bientôt à mon tour de me rendre au guichet. Il ne reste devant moi qu'une petite vieille qui exhibe ses varices rougeâtres et gonflées devant les clients médusés. Elle chouine, elle a visiblement perdu la raison, ce qui peut faire diversion pour abrégé la conversation avec Kevin. Mais tout d'un coup, je ne sais pas pourquoi, j'ai envie de retrouver un peu de notre vie d'autrefois. Il y a quelque chose de déchirant dans ces quelques mots que Kevin vient de prononcer : *c'était le monde d'avant*. Ce n'est pas l'effondrement de notre monde qui me peine le plus, mais celui de "nos années Sonic Youth". Comme si un étranger avait pris la place de mon ancien ami, un peu à la façon de ces films d'épouvante où une espèce extra-terrestre invasive se substitue aux humains. Je le regarde en souriant, ce qui, avec le masque, ne produit sans doute pas véritablement un sourire. Je lui parle avec le même sourire improbable : est-ce qu'il se souvient quand on écoutait Sonic Youth? Et Kim Gordon? Ah, c'était le bon temps! Mais son regard devient froid, impénétrable. Il m'assure qu'il a changé de monde. Il hoche la tête

de dépit. On peut toujours fétichiser la musique rock ou les strings de telle ou telle pin-up débile, mais la vérité c'est qu'on n'en est plus là. Il le déplore, mais c'est ainsi. Il hoche de nouveau la tête et je m'interroge. Est-ce le scientologue qui vient de parler? Le plus inquiétant, c'est ce ton péremptoire qu'il emploie pour parler de tout et à tout bout de champ. Il a pris le pli quand on lui a lavé le cerveau pour y introduire les vertus de la dianétique. Et puis pourquoi parle-t-il de *strings de pin-up*? Qu'est-ce que la libido vient faire là-dedans? Il est encore plus perdu que je ne le pensais. Il poursuit: on est en situation de survie collective, point barre, qu'on l'accepte ou pas, ça change rien. C'est comme ça, définitivement comme ça. La petite vieille montre à présent son entre-cuisse à la pharmacienne qui commence à perdre ses moyens. L'air grave, Kevin m'attire à l'extérieur de la pharmacie. Il souhaite me parler en aparté. Il s'adresse à moi sur le ton qu'il employait dans cette rue, dix ou quinze ans plus tôt, lorsqu'il essayait de me convaincre que notre salut universel dépendait du message de la scientologie. Il fait très chaud. L'air est poisseux. Il regarde autour de lui, à l'affût de je ne sais quelle menace, et murmure presque: on y est, Éric, on y est. Je m'étonne: de quoi sommes-nous en train de parler au juste? Il attend quelques secondes avant de me répondre, ménage son effet, élève un peu la voix, presque excité tout à coup: dans l'effondrement bien sûr! Je dois avoir l'air ahuri. Je lui demande ce que signifient ces mots, *dans l'effondrement*. Il s'étonne à son tour, mais contrôle immédiatement sa surprise. Je ne comprends donc pas? Seuls les plus *adaptatifs* vont s'en tirer. À ce stade,